

Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

22/11/2000

VERUM EST FACTUM

Une science nouvelle: la science pratique

(suite)

L'homme, qui est âme et corps, esprit et matière, dispose d'une sorte de vision binoculaire qui le place à la croisée des chemins, selon qu'il choisit de regarder d'un côté plutôt que de l'autre : du mauvais côté, celui qui l'amène à considérer les autres choses, celles qui ne sont pas à lui ; ou du bon côté où se trouvent ses propres choses, les choses humaines, les choses de l'histoire, dont l'engendrement, le *nascimento*, constitue sa nature, sa *natura*. Pour faire le bon choix, qui n'est pas garanti, le regard humain a donc besoin de critères, de points de repères qui lui indiquent la bonne voie : c'est pourquoi il lui faut un miroir où se projette la véritable image de lui-même, dans laquelle il puisse se reconnaître et se retrouver parce qu'elle réalise le rapport de soi à soi qui, chez lui, n'est pas, comme en Dieu primordial et spontané, mais nécessite le déploiement, proprement le travail de toute une histoire.

Ce miroir, c'est le langage : et c'est pourquoi, au point de vue de Vico, il n'y a pas de philosophie qui vaille qui ne marche de paire avec une philologie dont les certitudes alimentent ses vérités (1). De ce fait, la formule *verum est factum* ne reçoit la plénitude de son sens que complétée par une autre formule, *verum est dictum* : la vérité, entendons la vérité humaine qui est faite de toutes les certitudes accumulées au cours de l'histoire, c'est-à-dire de toutes les croyances et les convictions accumulées au cours du long et pénible travail de formation par lequel l'homme s'est fait, c'est ce qu'on dit, sur fond de ce qui s'est dit, de tout ce qui s'est dit dont les langues assument avec vigilance la conservation. C'est pourquoi Vico a exposé sa métaphysique dans un ouvrage intitulé *De antiquissima Italorum sapientia ex linguae latinae originibus eruenda*, "De l'antique sagesse de l'Italie retrouvée dans les origines de la langue latine" (2). Pourquoi les langues sont-elles si sages ? Parce qu'elles ont une mémoire : elles sont la mémoire des hommes qui, sans elles, sans leur capacité à retenir les traces du plus lointain passé, auraient perdu tout lien avec leurs origines, ce qui, du même coup, les rendrait inconscients

de leur histoire dont ne leur resteraient plus que des bribes désordonnées, incompréhensibles.

Les langues ont en dépôt l'histoire humaine prise dans la totalité de son envergure, qui est d'abord et avant tout oeuvre de langage, ce long processus qui a conduit des temps obscurs de l'âge divin ou théocratique, avec sa "langue muette", hiéroglyphique ou sacrée, aux temps fabuleux de l'âge héroïque, avec sa langue métaphorique et poétique, demi-muette et demi-parlante, puis finalement aux temps historiques de l'âge humain ou civilisé, avec sa langue d'usage dont le système repose sur les précédents qui fournissent la clé de son fonctionnement. Le cercle idéal que trace l'histoire humaine met en rapport ces trois temps qui font plus que s'y succéder : car, en suivant le tracé de ce cercle, on comprend qu'il n'y aurait pas de temps historique des hommes s'il n'y avait eu de temps fabuleux des héros, et qu'il n'y aurait pas eu ces temps fabuleux s'il n'y avait pas eu de temps obscurs des géants.

L'anthropologie historique à laquelle Vico donne le nom de science nouvelle, et qui est la science pratique, a précisément pour présupposé cette remontée vers les origines cachées de l'homme (3), en application du principe archéologique énoncé généralement dans ces termes : "Les sciences doivent prendre pour point de départ l'époque où commence le sujet dont elles traitent" (4). Etudier un objet quel qu'il soit, c'est le reprendre au point de départ, de manière à en reconstituer le *nascimento* sans lequel sa nature, *natur*, serait condamnée à demeurer inconnue : voir les choses comme elles sont nées, en les reprenant à leur source, tel est par excellence l'objectif assigné à une science pratique visant la vérité du faire et non, comme une science théorique, celle de l'être. Si l'homme est maître de son histoire, c'est qu'il est en mesure d'en reprendre le cours à l'origine, en portant sur elle un véritable regard de créateur, qui la voit sous l'ensemble de ses aspects, telle qu'elle s'est faite, telle qu'il l'a faite dès son point de départ (5).

Mais comment produire ce regard rétrospectif qui ramène l'humanité à sa source ? N'y a-t-il pas le risque que cette rétrospection revête l'allure d'une falsification, qui, au prix d'une illusion récurrente, éclaire le passé à partir du présent, en projetant sur lui, par abstraction, ses catégories toutes faites ? Il y a chez Vico une quête obstinée du *mondo fanciullo*, du "monde enfant" (6), quête rendue difficile par l'impossibilité de voir ce monde, comme il le faudrait, avec des yeux d'enfant, avec ses yeux de monde enfant, et non avec d'autres, les yeux de l'adulte, de l'homme fait et qui n'est plus à faire, dont l'histoire est en grande partie derrière lui et qui a, de ce fait, la plus grande peine à en développer une vue globale qui ne soit forgée à partir de son seul point de vue arbitrairement posé comme universel (7). C'est ce que n'ont pas compris les "théoriciens", fatalement ignorants des exigences propres à la science nouvelle, avec lesquels Vico est en permanence en débat : "Les systèmes de Grotius, de Selden et de Puffendorf manquent dans leurs principes mêmes. Ils commencent par les nations déjà formées et composant dans leur ensemble la société du genre humain, tandis que l'humanité commença chez

toutes les nations primitives à l'époque où les familles étaient les seules sociétés et où elles adoraient les dieux *majorum gentium* (8) ... Ils ont cru que les nations païennes, dès leurs commencements, avaient compris l'équité naturelle dans sa perfection idéale, sans réfléchir qu'il fallut bien deux mille ans pour qu'il y eut des philosophes, et sans tenir compte de l'assistance que reçut du vrai Dieu un peuple privilégié (9)". S'il est indispensable, au prix d'un difficile effort, de revenir aux origines de l'homme, c'est parce que celui-ci, pour qui rien n'a été spontané, sinon au titre de commencements très grossiers et en conséquence imparfaits, a dû se faire, étant toutefois mis à part le cas du "peuple privilégié", directement façonné par la loi divine, ce qui l'a tout de suite orienté du bon côté. Tel est le grand précepte de la raison historique qui inspire la science nouvelle : l'homme n'a pu être l'homme, tout l'homme, tout homme, d'un seul coup, mais il a fallu qu'il le devienne en parcourant les étapes d'un devenir au point de départ duquel il n'y avait pas l'homme fait, l'homme né homme, mais l'homme d'avant l'homme, dont l'humanité restait à faire (10), et dont les hommes devenus hommes que nous sommes ont tant de peine à se faire une idée (11).

A la difficulté ainsi posée, Vico propose d'abord une solution psychologique. Sans doute, nous n'arrivons plus à voir le monde avec des yeux d'enfants. Mais, des enfants, nous n'arrêtons pas d'en voir, et de voir comment ils voient le monde : fantastiquement et poétiquement, mus par l'esprit d'admiration et d'imitation qui les pousse à animer toutes choses : "Le plus sublime effort de la poésie est d'animer, de passionner les choses insensibles. Il est ordinaire aux enfants de prendre dans leurs jeux les choses inanimées, et de leur parler comme à des personnes vivantes" (12). De même les anciens peuples : "Les anciens Germains, dit Tacite, entendaient la nuit le soleil qui passait sous la mer d'Occident en Orient ; ils affirmaient aussi qu'ils voyaient les dieux. Maintenant encore les sauvages d'Amérique divinisent tout ce qui est au delà de leur faible capacité. Quelles que soient la simplicité et la grossièreté de ces nations, nous devons présumer que celles des premiers hommes du paganisme allaient bien au delà. Ils donnaient aux objets de leur admiration une existence analogue à leurs propres idées. C'est ce que font précisément les enfants (ax. 37), lorsqu'ils prennent dans leurs jeux des choses inanimées et qu'ils leur parlent comme à des personnes vivantes (13). Ainsi ces premiers hommes qui nous représentent l'enfance du genre humain créaient pour eux-mêmes les choses d'après leurs idées" (14). C'est donc au surnaturel, sous l'angle de ce que Vico appelle la "métaphysique poétique", que la pensée humaine a dû attacher ses convictions premières, point de départ de tous ses développements ultérieurs (15).

Toutefois, il est difficile d'accorder une valeur définitivement probatoire à cette explication psychologique qui procède en dernière instance d'un raisonnement analogique. C'est pourquoi la véritable preuve est à chercher ailleurs : c'est la preuve philologique, qui est donnée par l'étude des langues. Celles-ci, on l'a dit, sont possédées par un véritable instinct historique par l'intermédiaire duquel il devient possible de retrouver la trace de l'ensemble ce que les hommes ont cru.

Avec leur mémoire d'éléphant, les langues retiennent tout, et, pour peu qu'on sache les interroger, les sonder, elles se révèlent comme étant les vraies détentrices des secrets de l'histoire humaine. Ne donnons qu'un seul exemple de ce mystérieux pouvoir : "Tel est l'ordre que suivent les choses humaines : d'abord les forêts, puis les cabanes, puis les villages, ensuite les cités, ou réunions de citoyens, enfin les académies, ou réunions de savants. Autre grand principe étymologique, d'après lequel l'histoire des langues indigènes doit suivre cette série de changements que subissent les choses. Ainsi dans la langue latine nous pouvons observer que tous les mots ont des origines sauvages et agrestes : par exemple *lex* (*legere*, "cueillir") dut signifier d'abord "récolte de glands", d'où l'arbre qui produit les glands fut appelé *illex*, *illex* ; de même que *aquilex* est incontestablement "celui qui recueille les eaux". Ensuite *lex* désigna la récolte des "légumes" (*legumina*) qui en dérivent leur nom. Plus tard, lorsqu'on n'avait pas de lettres pour écrire les lois, *lex* désigna nécessairement la réunion des citoyens ou l'assemblée publique. La présence du peuple constituait "la loi" qui rendait les testaments authentiques, *calatis comitiis*. Enfin l'action de recueillir les lettres, et d'en faire comme un faisceau pour former chaque parole, fut appelée *legere*, "lire" " (16). Cette ahurissante méditation sur la trajectoire historique suivie par l'idée de "recueillement", qui fait de la loi un avatar du légume et un avant-goût de la lecture, pourrait être prise comme une page de Heidegger ou comme une page de Brisset (17), l'un et l'autre ayant pensé au XXe siècle, comme l'a fait aussi Vico, que les langues sont le lieu privilégié où la vérité, la vraie vérité, se voile et se renferme comme dans son temple où il faut venir l'adorer.

La science nouvelle est donc avant tout la science des langues, irremplaçables témoins des pratiques humaines et de leur évolution dont elles permettent, si on se met à leur écoute, de retracer l'orbe complète. Toutefois, ceci pose la question de savoir si ce sont réellement les hommes qui ont fait les langues. Ne faut-il pas dire plutôt que ce sont celles-ci qui les ont faits ? N'y a-t-il pas dans la logique des langues quelque chose de surhumain, qui transcende les initiatives des hommes en réinscrivant leurs actions, leur "faire", sur un tout autre plan, celui d'une science divine davantage encore qu'humaine ? L'homme, en tant qu'il est l'homme des langues, est-il vraiment en mesure de se savoir et se faire lui-même ? Pour poser cette question dans des termes plus généraux : est-ce que réellement les hommes font leur histoire, ou bien sont-ils, à tous les sens du mot, possédés par elle ?

Pour trouver un élément de réponse à cette question, il faut revenir à la référence platonicienne à laquelle, cela a été signalé au départ, Vico attache une extrême importance. Or Vico lit Platon, moins comme le métaphysicien du monde de l'intelligible, plus ou moins modelé à l'image des formes mathématiques selon l'ordre de l'être, que comme le révélateur (18) de la dimension fondamentalement religieuse de l'esprit humain, qui, très tôt, a été obsédé par l'idée que tout tend vers un bien : ceci donne précisément son contenu au principe de la Providence qui ramène le monde sous tous ses aspects à l'ordre du faire, c'est-à-dire de la création divine pour laquelle il a fallu un principe premier. Vue sous cet angle providentiel,

l'histoire des hommes n'est plus tout à fait humaine car leur "faire" est, à leur insu, dirigé de haut et de loin par le regard divin. Alors, la formule *verum est factum* prend un tout nouveau sens, sens absolu au point de vue duquel il n'y a en réalité qu'un seul vrai, qui est celui que Dieu a voulu et fait, et qui confère à l'histoire humaine de la vérité son unité idéale, telle que celle-ci s'effectue suivant l'orientation globale communiquée à son cours par la Providence.

La démarche de Vico est donc très traditionnellement apologétique, et paraît ne reconnaître de puissance créatrice à l'homme, à l'intérieur du monde civil qui est son oeuvre, que dans la mesure où cette oeuvre reste intégralement soumise à l'autorité de Dieu et, loin de l'entamer, consacre la gloire de celui-ci. Jusqu'à quel point alors est-il permis de dire que l'homme vichien est cause de lui-même ? Si l'humanité se fait en vue et en vertu d'une fin qui la dépasse, peut-elle encore être considérée comme étant le sujet de son histoire ? La radicalité du providentialisme soutenu par Vico paraît ne laisser subsister aucune ambiguïté à cet égard : "La Science nouvelle sera pour ainsi dire parler une démonstration de fait, une démonstration historique de la Providence, puisqu'elle doit être une histoire des décrets par lesquels cette Providence a gouverné à l'insu des hommes et souvent malgré eux la grande cité du genre humain" (19). "A l'insu des hommes et souvent malgré eux" : on ne saurait mieux dire que les hommes sont faits, et serait-on presque tenté de dire refaits, par les *corsi* et les *ricorsi* de leur histoire davantage qu'ils ne font celle-ci ; tout au plus en suivent-ils le mouvement, dont l'allure reste agencée, intriguée en fonction d'un dessein qui, à tout point de vue les dépasse puisqu'ils n'en ont réellement ni l'initiative ni même la conscience.

(copyright P. Macherey)

Notes

(1) *Scienza Nuova* I, chap. 2, ax. 9 " Faute de savoir le vrai, les hommes tâchent d'arriver au certain, afin que, si l'intelligence ne peut être satisfaite par la science, la volonté du moins se repose sur la conscience, ne pouvant satisfaire l'entendement par la science, ils font reposer leur volonté sur la conscience." - ax.10 "La philosophie contemple la raison, d'où vient la science du vrai, la philologie étudie les actes de la liberté humaine, elle en suit l'autorité ; et c'est de là que vient la conscience du certain. - Ainsi nous comprenons sous le nom de philologues, tous les grammairiens, historiens, critiques, lesquels s'occupent de la connaissance des langues et des faits(tant des faits intérieurs de l'histoire des peuples, comme lois et usages, que des faits extérieurs, comme guerres, traités de paix et d'alliance, commerce, voyages). - Le même axiome nous montre que les philosophes sont restés à moitié chemin en négligeant de donner à leurs raisonnements une certitude tirée de l'autorité des philologues ; que les philologues sont tombés dans la même faute, puisqu'ils ont négligé de donner aux faits ce caractère de vérité qu'ils auraient tiré des raisonnements philosophiques. Si les philosophes et les philologues eussent évité ce double écueil, ils eussent été plus

utiles à la société, et ils nous auraient prévenus dans la recherche de cette nouvelle science." (Michelet, p. 310-311). Philosophes et philologues, tant qu'ils s'en sont tenus à l'opposition de la vérité (objective) et de la certitude (subjective), n'ont vu que d'un seul oeil: la science nouvelle, qui combine leurs opérations au lieu de les maintenir séparées, parvient ainsi à la saisie pleine et entière de son sujet-objet, qu'elle connaît en quelque sorte en et pour soi, dans ses vérités et dans ses certitudes. Est du même coup posée la question de la synthèse entre vérité et certitude.

(2) La Préface du *De antiquissima latinorum sapientia*, se termine ainsi : "J'ai résolu de retrouver dans les origines de la langue latine la sagesse antique de l'Italie : travail que personne, autant que je sache, n'a encore entrepris, mais qui mérite peut-être d'avoir provoqué les regrets de Bacon. Platon, dans le *Cratyle*, essaya de retrouver, par la même voie, la sagesse antique des Grecs. Ainsi ce qu'ont fait Varron dans ses *Origines* ; Jules Scaliger dans son *Traité des causes de la langue latine* ; François Sanctius dans la *Minerve*, et Gaspard Scoppius, dans les notes qu'il y a jointes ; tout cela est très différent de notre entreprise. Ces savants se sont proposés de tirer de la philosophie, dans laquelle ils étaient très versés, une explication des causes de la langue et de tout l'ensemble son système : mais nous, sans nous assujettir aux opinions d'aucune école, nous rechercherons dans les origines mêmes des mots quelle a été la philosophie de l'Italie antique." (Michelet, p. 213). En d'autres termes, la science nouvelle, en prenant ses bases dans la philologie pour en tirer une philosophie, et non l'inverse, procède du concret à l'abstrait, et non de l'abstrait au concret.

(3) Et plus précisément de l'homme "naturel", le Gentil, qui n'a pas été éclairé directement par la révélation divine.

(4) *Scienza Nuova* I, chap. 2, ax. 106, Michelet, p.348.

(5) C'est de cette manière que Croce lit Vico : "L'homme crée le monde humain, le crée en se transformant dans les choses civiles et, en le méditant, recrée sa création, repasse par des voies déjà parcourues, refait idéalement ce qu'il a fait et, ainsi, connaît par une science vraie et pleine. Ce monde est un monde véritable et l'homme est véritablement le Dieu de ce monde" (B. Croce, *La filosofia di Giambattista Vico*, Bari, 1911, trad. fr. par H. Buriot-Darsiles et G. Bourgin, *La philosophie de l'histoire de G.B. Vico*, Paris, 1913, p. 31).

(6) Cf. *Scienza Nuova*, I, chap. 2, ax. 37 : "Les hommes du monde enfant durent être naturellement des poètes sublimes." (Michelet, p. 321) ; ax. 52: "Au temps du monde enfant, il n'y eut que des peuples poètes." (Michelet, p. 326).

(7) Pascal, ici encore très proche de Vico, avait expliqué en ce sens que c'est au prix d'une illusion récurrente que nous appelons les anciens des anciens, alors que l'antiquité que nous leur attribuons est nôtre et ne les définit pas en propre : "Ceux

que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut retrouver cette antiquité que nous révérons dans les autres" (*Préface au Traité du vide*, in *Oeuvres complètes*, Seuil, coll. L'intégrale, 1963, p. 232). Anciens, nos anciens ne l'étaient pas en eux-mêmes, mais ils le sont devenus en nous.

(8) *Scienza Nuova*, I, chap. 2, ax. 108, Michelet, p. 349.

(9) id., ax. 114, Michelet, p. 351.

(10) On peut interpréter dans un sens voisin la formule de Spinoza : "*Homines civiles non nascuntur sed fiunt.*" (*Traité Politique*, V, 2). Même si l'homme est un "animal social" (*Ethique IV prop. 35 scol.*), sa tendance naturelle à vivre en société ne fait pas de lui un être social d'emblée tout constitué, déjà fait à la société, alors que tout au contraire, il lui revient en permanence, sans fin, de la faire et de la refaire.

(11) "Nous devons commencer à les observer dès le moment où ils ont commencé à penser en hommes ... Mais, lorsque nous cherchons comment cette première pensée humaine fut conçue dans le monde païen, nous rencontrons de graves difficultés. Comment descendre d'une nature cultivée par la civilisation à cette nature inculte et sauvage ? C'est à grand peine que nous pouvons la comprendre, loin de pouvoir nous la représenter" (*Scienza Nuova*, I, chap. 4, Michelet, p. 358).

(12) *Scienza Nuova*, I, chap. 2, ax. 37, Michelet, p. 321.

(13) Avec d'autres mots, Feuerbach expliquera lui aussi que l'enfant dispose d'un accès direct au monde-enfant : "Originellement le concept de l'objet n'est rien d'autre que le concept d'un autre moi (c'est ainsi que l'enfant conçoit toutes choses comme des êtres doués de spontanéité et de liberté) : aussi le concept d'objet en général est médiatisé par le concept du moi objectif qu'est le toi." (*Principes de la philosophie de l'avenir*, par. 32, trad. L. Althusser, p. 178). Au fond, le regard émerveillé que l'enfant porte sur le monde, en lui disant spontanément "tu", est le plus vrai, le plus juste, celui qui prend le monde à sa source, au point de départ de son activité qui fait de lui quelque chose de réellement vivant, sur le modèle d'un être animé. L'enfant s'adresse au monde comme s'il parlait, plus encore qu'à une autre personne, à un autre enfant, et il a raison. Le monde doit être pris à l'état enfant, dans son surgissement natif, dans sa venue à l'être qui fait toute son incomparable singularité. Le monde tel que le représente la pensée en en gommant les particularités concrètes est un monde vieilli, qui a perdu toutes les vertus de l'enfance ; c'est un monde que la pensée, en se l'appropriant, en le faisant rentrer dans l'ordre du déjà vu et du déjà connu, a vidé de sa force, de son énergie : c'est un monde usé, devenu impuissant, alors que le vrai monde, le monde du réel, est un

monde neuf qui s'éveille à la vie, le monde-enfant avec lequel l'enfant dialogue spontanément.

(14) *Scienza Nuova*, II, chap. 2, Michelet, p. 382.

(15) Ceci serait à rapprocher de la théorie du fétichisme de Comte, déjà en esquisse chez Vico.

(16) *Scienza Nuova*, I, chap. 2, ax. 65, Michelet, p. 330.

(17) Cf., de ce dernier, *La grammaire logique* et *Les origines de l'homme* (précédemment publié sous le titre *La science de Dieu*). Breton a fait place à Brisset dans son *Anthologie de l'humour noir*, où certaines pages de Vico auraient pu aussi figurer. Foucault, en 1962, a consacré à Brisset un texte intitulé "Le cycle des grenouilles" où il le présente comme "juché en un point extrême du délire linguistique" (*Dits et écrits*, éd. Gallimard, 1994, t. 1, p.203-205) ; il est revenu en 1970 sur cet étrange "auteur", qui a pratiqué un cratylisme radical, dans une étude intitulée "Sept propos sur le septième ange", préface à une réédition de *La grammaire logique* (*Dits et écrits*, t. II, p. 13-24). Voici un échantillon des trouvailles de Brisset : "La bouche tétant fut la première tête et la première bêche, tête-bêche. Y meut, bé aie-che, il me bêche. Saie l'ai, c'est l'ai, scellé. Le sexe était scellé de sept sceaux dans la bouche. Il est l'image matérielle du créateur et la bouche est le temple de l'Eternel. Insistons là-dessus. Sur le queue ouvert, mets le couvert ; sur la queue ouverture, mets la couverture. Le prépuce fut notre première couverture et notre premier habit. Il couvre le membre et nous sommes membres de Dieu. Dé qu'ai, dec ai. Decke = couvre et couverture, en allemand. Cela nous dit que l'on couvrit un objet que l'on déquait ou béquait. Dec=bec. Ce dec, qui est bec, il fallait l'ouvrir, il fallait le dec ouvrir, pour découvrir le ministère de Dieu. Or, homme, je t'ai dec ouvert et je te dec ouvre, et en te dec ouvrant je te montre ma nudité divine qui est dans ta bouche. Je suis tout entier dans ta bouche. Ouvre ta bouche et je la remplirai (Ps. 81,11). Et toi aussi, tu es tout entier dans ta bouche, où tu n'as pu te découvrir. Je crée le fruit des lèvres (Esaïe 57, 19)." Divin, en effet.

(18) Platon joue ce rôle de révélateur de façon d'autant plus probante que, philosophe païen, il n'a pas été éclairé par la lumière de la Révélation. C'est tout seul qu'il a trouvé la voie conduisant au divin.

(19) *Scienza Nuova*, I, chap. 4, Michelet, p. 361